

1

Les cyclones sont-ils toujours précédés de signes annonciateurs ? Je n'en sais rien, mais, concernant celui qui a dévasté nos vies, je crois pouvoir dire qu'il y a eu de multiples signaux d'alerte. Simplement, ni mes parents ni moi n'avons été capables de les interpréter correctement. À ma décharge, je n'étais qu'une enfant. Quant à eux, l'amour les a aveuglés. Peut-être aussi une sorte de complexe de supériorité. Le sentiment que leur vie ne pouvait pas dérailler.

Car mes parents ont longtemps pensé qu'ils étaient bénis des dieux. Que tout leur réussissait. Qu'ils avaient de la chance et qu'ils méritaient cette chance. Ils ne l'auraient jamais avoué, et je me trompe peut-être, mais quand je repense à mes douze premières années, quand je les revois, dans mes souvenirs ou sur les photos stockées dans l'ordi familial, ça saute aux yeux. Mon père arbore invariablement un air de satisfaction et ma mère affiche un sourire radieux. Nous, les enfants, figurons aussi sur les photos, bien sûr, tout aussi rayonnants que nos parents. Mon frère Ivo, le regard provocant sous ses mèches brunes ; moi, Selma, affligée de grosses joues roses, de nattes blondes et de taches de rousseur, insupportablement mignonne en regard

de la fille de seize ans que je suis devenue – et qui rêve de pâleur gothique et cheveux noir corbeau. Ma mère a beau me dire et me répéter que je suis très jolie, qu'elle aurait adoré avoir mes yeux, mes cheveux, etc., je déteste l'image que persiste à me renvoyer le miroir, en dépit de mes efforts pour l'améliorer. Je reste blondinette et bien en chair. Ce ne sont pas les piercings ou les tatouages qui vont y changer quelque chose.

Mes parents ont fait des études brillantes, enseignent tous les deux à la fac, publient des livres érudits sur la poésie élisabéthaine (la spécialité de mon père) ou la littérature hispanophone (celle de ma mère). Ils se sont mariés un an avant la naissance d'Ivo, soit deux ans avant la mienne, sont amoureux comme au premier jour, n'ont aucun problème de santé et sont persuadés de faire moins que leur âge. C'est le cas de tous les adultes que je connais, et je me garde bien de les détromper, mais à mon avis, passé trente-cinq ans, on est vieux et ça se voit. Tout ça pour dire que jusqu'à l'arrivée du cyclone tout marchait comme sur des roulettes pour la famille Chastaing.

Je crois quand même que, sans le dire, ils nous auraient aimés plus brillants à l'école, Ivo et moi. Comme nous étions plutôt de bons élèves, ils ne pouvaient pas vraiment se plaindre de nos résultats, mais j'ai toujours senti qu'ils s'étaient attendus à ce que nous soyons des premiers de la classe, comme eux au même âge. Nos treize ou nos quatorze sur vingt les déconcertaient, comme les appréciations de nos professeurs : travail satisfaisant, attitude positive, bon ensemble, des efforts et du sérieux... Papa et maman scrutaient longuement et silencieusement nos bulletins trimestriels, comme s'ils espéraient en faire jaillir quelque chose d'autre, des formules plus enthousiastes, reconnaissant

chez nous des compétences exceptionnelles, un niveau scolaire confinant au génie – nous aurions sauté des classes, passé le bac à seize ans, intégré sans mal les meilleures écoles, multiplié les diplômes, obtenu des prix prestigieux...

Quand Ivo est entré en quatrième, ses résultats ont nettement chuté, passant de « bons » à « assez bons ». D'autres parents s'en seraient contentés, mais les nôtres ont vécu ce fléchissement comme une catastrophe :

– Ivo, treize en quatrième, ça veut dire onze-douze en troisième, neuf-dix en seconde ! Tu risques de ne même pas pouvoir passer un bac général !

– Bah, c'est pas grave : je passerai un bac techno, ou un bac pro. Ou pas de bac du tout. On peut réussir sans faire d'études, vous savez.

Nous étions à table, Ivo déchirait sa côtelette à belles dents, les doigts maculés de gras et l'air innocent, pas concerné par les spéculations de nos parents. Sans lui demander son avis, ils l'ont envoyé passer une batterie de tests chez une psychologue spécialisée en difficultés scolaires. Lorsque les résultats sont revenus, une semaine plus tard, la psy les a convoqués.

– Monsieur et madame Chastaing, nous avons trouvé des choses, des choses intéressantes dans les réponses d'Ivo. Rassurez-vous, rien d'inquiétant, au contraire : votre fils est clairement un HPI. Son QI est de 150.

La psy a ensuite entrepris de leur donner les scores obtenus par Ivo aux différents items, mais ils n'écoutaient plus, ils étaient sur leur petit nuage, ils avaient obtenu l'info qu'il leur fallait : leur fils était un sur-dou-é ! Et tant pis si plus personne n'employait cette expression, eux s'en gargarisaient comme d'une

formule magique. Non seulement ce diagnostic les flattait, mais ils y voyaient une explication à tout: aux notes médiocres d'Ivo comme à son comportement souvent déconcertant.

Car je n'aurais rien dit de mon frère si je ne dis pas qu'à quinze ans il était déjà un peu étrange. Plus silencieux que les garçons de son âge, plus réservé, plus pensif – comme *ailleurs*. Au collège, il était respecté, voire populaire, sans avoir de potes à proprement parler. Il plaisait aux meufs, en tout cas. Alors que je venais d'entrer en cinquième, une fille s'était approchée de moi :

– T'es la sœur d'Ivo ?

– Oui.

– Tu t'appelles comment ?

– Selma.

– Ah, OK. Moi, c'est Alice.

Elle était jolie, avec de longs cheveux lisses et un semis de taches de rousseur sur son petit nez droit. Elle était stylée, aussi, avec des fringues qui n'avaient pas été fabriquées en Chine par des esclaves, mais plus probablement dénichées dans des friperies.

– Il est dans ma classe, Ivo.

– Ah...

– Il parle pas beaucoup.

Je ne savais pas trop ce que cette Alice attendait de moi, alors je me suis contentée de hocher la tête, comme si on m'avait coupé la langue à moi aussi. Elle allait peut-être croire que c'était de famille, que nous étions tous muets chez les Chastaing. Elle m'a dévisagée avec curiosité avant de reprendre :

– Si je l'invite à mon anniversaire, tu crois qu'il viendra ?

– Je sais pas.

– Tu peux lui demander ?

Elle voulait clairement que je tâte le terrain avant de lancer son invitation. Il faut croire qu'elle connaissait suffisamment Ivo pour savoir qu'elle risquait de se prendre un vent.

– Euh, oui...

– Tu me diras demain ?

– D'accord.

Le soir même, j'ai sondé Ivo au sujet de cette Alice.

– Quelle Alice ? Y en a deux dans la classe.

– Je sais pas. Une brune. Jolie.

Il a haussé les épaules, comme si la catégorie « jolie fille » échappait à son entendement.

– Je vois pas.

– En tout cas, elle veut t'inviter à son anniversaire.

– J'irai pas.

Voilà, c'était réglé. Pauvre Alice. Les jours suivants, au collège, j'ai tout fait pour l'éviter, ce qui était en soi une réponse à sa question. Elle ne m'a plus reparlé, mais j'ai parfois surpris son regard sur moi, un regard perplexe, intrigué, comme si j'étais une partie du problème que lui posait mon frère.